**Cours : Barbarie et civilisation**

Pour parler des relations qui s’établissent entre peuples ou entre sociétés, nous devons aborder au début une question difficile : peut-on employer les mêmes critères pour juger d’actes relevant de cultures différentes? On a souvent l’impression ici que l’on n’échappe pas à un excès sans aussitôt retomber dans un autre. Celui qui croit aux jugements absolus, donc transculturels, risque de prendre pour des valeurs universelles celles auxquelles il est habitué, de pratiquer un ethnocentrisme naïf et un dogmatisme aveugle, convaincu de détenir pour toujours le vrai et le juste. Il risque de devenir bien dangereux le jour où il décide que le monde entier doit bénéficier des avantages propres à sa société et qu’afin de mieux éclairer les habitants des autres pays, il est en droit de les envahir. Tel est le raisonnement adopté par les idéologues de la colonisation, hier, mais aussi, bien souvent, par les apôtres de l’ingérence démocratique ou humanitaire aujourd’hui. L’universalisme des valeurs menace alors l’idée que les populations humaines sont égales entre elles, et donc aussi l’universalité de l’espèce. Cependant, celui qui croit que tous les jugements sont relatifs – à une culture, à un lieu, à un moment de l’histoire – est à son tour menacé, quoique par le danger inverse. Si tout jugement de valeur est soumis aux circonstances, ne finit-on pas par s’accommoder de tout, pourvu que cela se passe chez les autres ? Admettre, donc, que le sacrifice humain n’est pas forcément condamnable, puisque certaines sociétés le pratiquent ; ou la torture ; ou l’esclavage. Décider que tel peuple est mûr pour la liberté, tel autre non, et finalement laisser chacun à son sort, y compris soi-même – puisque mes valeurs ne sont pas forcément meilleures que celles des autres. À force de se systématiser, ce relativisme débouche sur le nihilisme. Et si chacun, égal par principe à tout autre, choisit arbitrairement ses valeurs, l’unité de l’espèce est de nouveau niée, quoique d’une autre façon, puisque les hommes n’ont plus de monde spirituel commun.

[…] Nous sommes pourtant quotidiennement sollicités pour commenter des gestes et des coutumes relevant de différentes cultures, et aimerions bien dépasser cette alternative. On voudrait à la fois reconnaître l’infinie diversité des sociétés humaines et disposer d’une échelle des valeurs unique et fiable, permettant de nous y orienter. Mais comment s’y prendre ? Pour avancer un peu dans cette direction, je me propose de partir d’un mot ancien au sens fort, et de m’en servir comme d’un fil conducteur : c’est celui de barbare.

**Être barbare**

Le mot, on le sait, nous vient de la Grèce ancienne où il appartenait à l’usage commun, en particulier depuis la guerre contre les Perses. Il y entrait en opposition avec un autre mot, et ensemble ils permettaient de diviser la population mondiale en deux parties inégales : les Grecs, donc « nous », et les barbares, c’est-à-dire « les autres », les étrangers. Pour reconnaître l’appartenance à l’un ou l’autre groupe, on s’appuyait sur la maîtrise de la langue grecque : les barbares étaient alors tous ceux qui ne l’entendaient pas et ne la parlaient pas, ou qui la parlaient mal.

On pourrait se dire qu’il n’y a rien à objecter à un tel usage, même si Platonraillait (dans Le Politique) ceux qui font comme si tous les non-Grecs formaient une population cohérente, alors que ces peuples ne se ressemblent pas et, pire, ne se comprennent pas entre eux. Mais, après tout, distinguer entre ceux qui comprennent et ceux qui ne comprennent pas notre langue n’est pas porter un jugement, c’est donner une information utile. Seulement, et pour des raisons sur lesquelles il faudra revenir, on lui a attaché d’emblée un sens second et un jugement de valeur, l’opposition barbares / Grecs se doublant de celle – disons en première approximation – entre « sauvages » et « civilisés ».

 La sauvagerie du barbare n’est pas définie avec précision, d’un document à l’autre les indications ne se recoupent pas toujours. Il est néanmoins possible de dégager un ensemble de caractéristiques convergentes et suggestives :

1. les barbares sont ceux qui transgressent les lois les plus fondamentales de la vie commune, ne sachant pas trouver la bonne distance dans le rapport à leurs parents : matricide, parricide, infanticide d’un côté, inceste de l’autre sont des signes certains de barbarie. Chez Euripide, un personnage parlant d’Oreste meurtrier de sa mère dit: « Même en pays barbare, qui aurait cette audace ?» Dans les premières décennies du Ier siècle, Strabon, géographe grec, écrit un ouvrage dans lequel il affirme que les habitants de l’Irlande pratiquent un cannibalisme rituel. « Ils sont anthropophages en même temps qu’herbivores, et les enfants se font une vertu de dévorer leur père après sa mort. » Ils le font pour recueillir sa puissance, confondant donc proximité spirituelle et absorption matérielle ;

b) les barbares sont ceux qui marquent une véritable rupture entre eux-mêmes et les autres hommes. Le même Strabon présente les Gaulois comme barbares car, dit-il, ils ont un usage qui « consiste à suspendre à l’encolure de leur cheval les têtes de leurs ennemis quand ils reviennent de la bataille, et à les rapporter chez eux pour les clouer devant les portes. […] On cite aussi plusieurs formes de sacrifice humain chez eux. » Par extension, ceux qui recourent systématiquement à la violence et à la guerre pour régler leurs différends sont perçus comme proches de la barbarie. Le contraire de la barbarie consiste ici à pratiquer l’hospitalité, même envers les inconnus, ou encore à cultiver l’amitié on donne aux autres ce qu’on aimerait recevoir;

 c) autre indice de barbarie : pour accomplir les actes les plus intimes, certains ne tiennent pas compte du regard des autres hommes. En Irlande toujours, selon Strabon, « les hommes s’accouplent à la vue de tout le monde à n’importe quelle femme », comme si c’étaient des animaux et non des hommes qui les regardaient. S’accoupler en public, disait déjà Hérodote, c’est se comporter comme des bêtes. La pudeur est un trait spécifiquement humain; elle signifie que je prends conscience du regard des autres;

d) les barbares sont ceux qui vivent par familles isolées au lieu de se regrouper dans des habitats communs ou, mieux encore, de former des sociétés régies par des lois adoptées en commun. Les barbares sont du côté du chaos, de l’arbitraire, ils ne connaissent pas l’ordre social. D’une autre manière, sont proches de la barbarie les pays où tous sont victimes de la tyrannie d’un despote ; s’en éloignent les pays où les citoyens sont traités sur un pied d’égalité et peuvent participer à la conduite des affaires de la cité, comme dans la démocratie grecque.

Les Perses, pour les Grecs, sont barbares en un double sens : parce qu’ils ne parlent pas le grec et parce qu’ils habitent un pays soumis au régime tyrannique.

Ces caractéristiques des barbares se laissent regrouper à l’intérieur d’une seule grande catégorie : les barbares sont ceux qui ne reconnaissent pas que les autres sont des êtres humains comme eux, mais les considèrent comme assimilables aux animaux en les consommant, ou les jugent incapables de raisonner et donc de négocier (ils préfèrent se battre), indignes de vivre libres (ils restent sujets d’un tyran); ils fréquentent leurs seuls parents de sang et ignorent la vie de la cité régie par des lois communes (sauvages à l’état dispersé).

 Parricide et inceste, à leur tour, sont des catégories inexistantes pour les animaux ; les hommes qui les commettent commencent à leur ressembler. Les barbares sont ceux qui nient la pleine humanité des autres.

 Traiter les autres d’inhumains, de monstres, de sauvages est l’une des formes de cette barbarie. Une forme différente en est la discrimination institutionnelle envers les autres, parce qu’ils n’appartiennent pas à ma communauté linguistique, ou mon groupe social, ou mon type psychique. On pourra pondérer ensuite ce jugement en constatant que l’impression de barbarie est, parfois, trompeuse : l’ignorance de la langue du pays peut facilement être surmontée, comme par ailleurs devenir le sort de chacun.

 La barbarie existe donc en elle-même, et non seulement dans le regard de l’observateur naïf ; qu’elle forme, aussi, une catégorie de première importance. La barbarie résulte d’un trait de l’être humain dont il semble illusoire d’espérer qu’il soit un jour définitivement éliminé. Elle ne correspondra donc pour nous à aucune période spécifique de l’histoire de l’humanité, ancienne ou moderne, à aucune partie des populations qui couvrent la surface de la terre. Elle est en nous comme chez les autres ; aucun peuple ni individu n’est immunisé contre la possibilité d’accomplir des actes barbares.